LE BIEN POUR LE MAL

I

Il est des droits sacrés qu'il faut savoir défendre,
De grands devoirs qu'il faut accomplir. Pour comprendre
Ce que le ciel commande et ce que l'homme fait,
Il faut du premier homme admettre le forfait
Et du Christ incarné le sanglant sacrifice.
On proclame bien haut l'amour de la justice,
Mais on oublie, hélas ! de graver en son cœur
Ce que la bouche loue avec tant de chaleur.
Dieu ramène pourtant chaque chose à sa gloire :
C'est ce que je dirai dans une courte histoire.

Jean Dumas habitait, non loin de la cité,
Une blanche maison sous les bois. En été,
Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres
Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres
Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons ;
En hiver, le fléau battait dru les moissons,
Et puis l'on festoyait comme c'est la coutume.

Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume
Disaient que près de là vivait un forgeron.
Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.
Si je l'appelle ainsi ce n'est pas pour la rime.
Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,
Mais ils ne marchaient sous la même couleur ;
L'un était libéral, l'autre, conservateur.

Ils eurent à la fin une ardente dispute
Au sujet des héros qui commençaient la lutte,
Pour un siège d'un jour, dans notre Parlement.
Jean dit à Bergeron :

—Tu parles sottement.

Ton candidat est fourbe et ta cause est mauvaise.

Et l'autre répliqua, bondissant sur sa chaise :

—Ma cause est bonne et mon homme vaut mieux que vous !

—Tiens ! si je le voulais tu serais avec nous.

—Comment ?

—Tu n'est pas libre.

—Est-ce quelque menace ?

—Je puis, si je le veux, te chasser de la place.

—Me chasser ?

—Te chasser !

—Tu ne le feras pas !

Je le ferai, bien sûr, si, demain, tu ne vas
Pour l'homme de mon choix enregistrer ton vote.

—Jamais !

—Tu me dois ?

—Oui.

—Tu me paieras.

—Despotel !

—Un grand mot que j'ai lu dans ton petit journal.
Je ne te ferai pas, moi, de discours banal,
Mais je te chasserai de ta pauvre boutique !
—Bah ! j'aurai pour abri mon drapeau politique.

La querelle dura longtemps et fit du bruit.
Dumas ne dormit point, rêvant, toute la nuit,
Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.
Il fit vendre la forge et rit de l'indigence
Où tomba tout à coup son malheureux voisin,
Puis ensuite il noya ses remords dans le vin.

II

Trente ans sont écoulés. Dans les vertes prairies
Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,
Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos grands monts,
Il s'élève un village où nombre de maisons,
Pleines de frais enfants, grouillent comme des ruches.
Dans l'âtre, aux jours de froid, flambent gaiment les bûches
Lorsque le vent se tait et que les cieux sont clairs,
On voit de tout côté s'élever dans les airs
Les colonnes d'argent de la molle fumée.
Le givre émaille alors la fenêtre fermée.
Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil
Jusqu'au cœur du foyer plonge un reflet vermeil,
Et les bois tout en fleurs y versent leurs dictames,
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis
Qui donnait sur la route, un homme était assis,
Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,
Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.
Il fumait en silence, et son regard rêveur
Suivait, au bord du lac, une étrange vapeur
Que le vent déployait comme un voile de soie.
La maison de cet homme était pleine de joie :
Le bonheur l'inondait de ses divins rayons.
On voyait à l'entour onduler les sillons ;
Les vergers lui donnaient des fruits tout pleins d'arôme,
Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.
Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs :
Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

En face s'élevait une forge ; et sans cesse
Sous l'enclume de fer qui tintait d'allégresse
On entendait tomber l'implacable marteau.
Le soufflet, haletant sous son large manteau,
Attisait le foyer. Se brisant en parcelles,
Le fer rouge battu lançait mille étincelles
Autour de l'ouvrier content de son labeur.
Bien souvent le vieillard encor plein de vigueur

Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.
Il n'aurait pas voulu s'affaisser comme un lâche,
Au coin de son foyer, sous le fardeau des ans,
Comme font de nos jours tant de vieux artisans.
Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,
Faisait seul la besogne, et la faisait en maître.
Il rentrait à son tour les bras noirs de charbon,
Mais qu'importe ? il avait travaillé, c'était bon.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,
Assis moelleusement dans une grande chaise,
Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,
La mère, alerte encor, surveillait le cellier
Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,
Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.
Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.
Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

III

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,
Tiré par un cheval poussif et misérable,
Venait un chariot. Il était encombré :
Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela délabré,
Tout cela revêtu de cet air de détresse
Qui choque le regard et même vous oppresse.
Ce pénible attelage était, hélas ! guidé
Par un homme bien vieux. Son front chauve et ridé,
Penché presque toujours sur la route de sable,
Gardait d'un long chagrin la trace impérissable.
Et les essieux criaient, et leurs cris agaçants.
Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.
Derrière la voiture, un bœuf qui se lamentait,
Un chien la tête basse et que la soif tourmentait
Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,
Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,
Belle malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;
La mère, bien âgée et s'oubliait soi-même
Pour ne songer toujours qu'à ceux qu'elle chérit.
Et toutes deux s'en vont songeant dans leur esprit
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.
On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;
Et lorsqu'ils sont ensemble aux heures de repos
Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

Tout à coup cependant le chariot se brise :
Une ornère, un caillou, l'on ne sait. La surprise
Pour les trois voyageurs est grande assurément.
On regarde, on soupire, on demande comment
On pourra supporter une pareille épreuve.
La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,
Mais enfin l'on s'était bien rendu jusqu'ici,
Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?

Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,
Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,
Regardant chaumes, vals et près d'un œil distrait,
Aperçut la voiture au moment qu'elle entra
Dans le petit village avec sa charge lourde ;
Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde
Des essieux mal ferrés qui se rompaient soudain.

—Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main
A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,
Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route."

Vous le savez déjà, Paul c'était son garçon ;
Il forgeait en chantant comme un joyeux pinson.
Il sort, et tous les deux, le fils avec le père
Vont aider le vieillard qui pleure et désespère.
On porte à la maison le pauvre mobilier ;
Le chariot boiteux se traîne à l'atelier,
Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage.
Faire la charité leur donne du courage.
Le soufflet bourdonnant allume un feu d'enfer
Et les pesants marteaux tombent dru sur le fer.

Quand le travail fut fait il était soir. La grive
Eparpillait déjà sur la paisible rive,
Comme des diamants, les notes de sa voix.
L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.
L'hôte du forgeron, malgré l'heure avancée,
Voulut poursuivre alors sa route commencée.

—Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord
Payer ce que je dois. —Pour qu'on reste d'accord
Ne m'offrez rien du tout, non ! pas la moindre somme,
Passez ici la nuit et dormez un bon somme,
Reprit le forgeron avec un franc souris.

Les jeunes gens se sont toujours vite compris.
Un tendre sentiment, une amitié sincère
Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère
Naquit à l'instant même. On descendit gaiment,
Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,
Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'onde,
On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde
Se trouva, par hasard ou volontairement.
Il était tout heureux, parlait joyeusement
Et regardait beaucoup sa compagne jolie.

Cependant je ne sais quelle mélancolie
S'envint clore sa lèvres et noyer son regard
Parti d'un œil d'azur, un rayon, comme un dard,
L'avait touché soudain ; un doux rayon de flamme
Soudain avait glissé jusqu'au fond de son âme.

—Jamais, se disait-il, jamais le vent du soir
Ne s'est levé si pur ! C'est comme un encensoir
Qui balance dans l'air les parfums de l'aurore.
Jamais les flots du lac ne sont venus encore
Murmurer à nos pieds des soupirs si touchants !
Et jamais les oiseaux n'ont fait de si doux chants !

C'est son cœur qui chantait. Et tout est harmonie
Le ciel est près de nous et la terre est bénie
Lorsque chante le cœur et s'éveille l'amour.

Il fallut cependant qu'on songeât au retour,
Car la nuit s'avancait avec son voile d'ombres,
Et les arbres mêlés formaient des masses sombres
Où l'on ne distinguait ni feuilles, ni rameaux.
On fit de longs adieux au lac. Ses fraîches eaux
Portèrent jusqu'au loin les charmantes paroles,
Et l'on n'entendit plus, sur les fougères molles,
Que les pas mesurés des jeunes promeneurs.
Paul ne marchait pas vite et de nouveaux bonheurs
Ce soir-là, croyez-le, rayonnaient sur sa vie.
Sa compagne semblait aussi toute ravie.
Ils n'avaient pas marché la moitié du chemin
Qu'ils se parlaient tout bas et la main dans la main.

Cependant les vieillards assis devant la porte,
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte
Quand on est dans les champs, sous les bois, près des flots,
Causaient en attendant le moment du repos.

—Pour aller, pauvre ami, défricher une terre
Vous êtes bien trop vieux, je ne saurais le taire,
Disait le forgeron au colon étranger.

—Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,
Mais le pain qu'au travail donne la Providence.
J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.
Je possédais des biens ; ils ont été vendus.
Mes fils se sont enfuis—à vous je le raconte—
Mes fils ont déserté quand ils ont vu ma honte,
Quand ils ont vu la faim s'asseoir à notre seuil.
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil
Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.
Je n'ai pas cependant le droit de les maudire
Parce que je fus lâche et que Dieu me punit.

Et ce fut en pleurant que le vieillard finit.

—Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?
Et quel est votre nom ?

Oppressé par l'angoisse,
Le malheureux pouvait à peine se tenir.
Sa femme qu'attristait aussi ce souvenir
Répondit aussitôt, essayant sa paupière :

—Nous avons demeuré bien longtemps à St-Pierre,
Saint-Pierre d'Orléans.

Et, parlant presque bas,

L'homme reprit alors :

—Mon nom est Jean Dumas.

—Jean Dumas, dites-vous ? Quoi ! Jean Dumas, de l'Île ?
Cria le forgeron : Non ! non ! c'est inutile !
Tu n'es point Jean Dumas ! je te reconnais !...
Approche donc un peu que je lise tes traits !...
Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées
On ne retrouve plus nos jeunesse fanées !

—Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !
Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,
Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?
Ah ! j'en éprouverais un bonheur véritable !

—Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;
Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

—Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, brave homme
En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

—C'était à l'Île, Jean, reprend le forgeron,
Et je me nomme, moi, Cyprien Bergeron.

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,
Poussant de ces sanglots qui vous déchirent l'âme
Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors,
—Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors !
Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,
Tombe dans la poussière aux genoux de son hôte.

—Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !
Ne t'agenouille point comme ça devant moi,
Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.
Entrons.

Le crucifix pendait sur la muraille.
Il s'en fut à ses pieds se jeter à genoux
Et dit, levant les mains :

Mon Dieu, pardonnez-nous
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent !

Puis, quand il fut debout :

—Jean, les moissons commencent,
Et je cultive un peu tout en forgeant beaucoup.
J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais un bon coup
En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.
Nous ferons désormais une seule famille.

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :

—Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela.

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11 h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.